L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

BUREAUX No 73, rue de Chartres. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 16 DECEMBRE 1864. Entre les rues Bienville et Conti.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 16 DECEMBRE.

☞On trouvera dans les colonnes de notre seconde page l'édition du soir de l'*Abeille*, la liste des lettres restant au bureau de la Poste, les annonces de spectacles et de bals, les départs des bateaux à vapeur et navires, des ventes de shérif, de marshal et d'encanteurs.—Et à la troisième page des matières à lire; l'annonce du Cirque et d'autres, telles que poésies, anecdotes, photographie, des nouvelles officielles du Perception des Revenus et du Marshal Prévot.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.

(Pour les heures et les détails des ventes, voir aux annonces.)

Par J. F. Robinson—Grande vente d'un magasin de fruiterie et de spiritueux, situé au No 102 rue de Cirque.

Par Montgomery & Bros — pots des tourtes de Lodi, à Alger, des montures et des spencers.

Par Hoffman & Mack, au No 52 de la rue de Chartres — Marchandises sèches et linges de table.

Nouvelles du Nord

D'UN JOUR PLUS RECENTES.

New York, 9 décembre—Le Richmond *Whig* du 6 dit que nous avons bien de mauvais après tout ce que nous avons appris, que l'armée de Sherman s'avance d'une manière irrésistible au sud ou au sud-est de Milton. Nous avons aussi lieu de croire à une bataille à quelques point au nord ou au sud-est vers de Savannah avant la fin de cette semaine.

Le Richmond *Enquirer* du 6 dit: Nous apprenons par un télégramme officiel reçu hier soir que Wheeler a perdu un rude coup à l'ennemi. La dépêche dit que l'ennemi a perdu beaucoup de monde et que l'on rapportait que Kilpatrick était blessé.

A la législature de la Caroline du Sud, on a présenté des résolutions qui déclarent inapplicables la proposition de Jeff Davis d'emmener les archives et de renvoyer la liberté de la presse; ces résolutions déclarent que les Etats ne sont par justifiables du gouvernement de Richmond et elles constituent aux autres Etats de ne pas se soumettre à ses usurpations.

Marché de New York.

New York, 9 décembre.—L'or a fermé à 220 @ 221. Le coton est ferme à 130.

Nouvelles du Sud.

Le Brookhaven *Telegraph* du 7, reçu par le *Picayune* contient la nouvelle suivante de Monticello, village du Mississipi situé sur la Rivière aux Perles à 30 milles au-dessus de Columbia.

Monticello, 7 décembre, 2 heures du matin. L'arrière garde de l'ennemi est parti de Columbia hier matin à sept heures et s'est dirigée vers le chemin de fer de Mississippi et Chia, sur Mouros et Augusta. On évalue la force ennemie à cinq ou six mille hommes avec sept pièces d'artillerie. Les Fédéraux emmènent les chevaux et les bestiaux qu'ils rencontrent. Ils ont des race et égarent le mais pour l'emporter avec eux

G. W. JOHNSTON, lieutenant.

EXPLOSION D'UNE TORPILLE DANS LA BAIE DE LA MOBILE.

Destruction de la canonnière Tuscarora

Voici comment une lettre, adressée de la Baie de la Mobile à l'*Era*, raconte la destruction du Narcissus par l'explosion d'une torpille à un mille environ de la ligne d'obstructions qui interceptent par eux les approches de la ville:

Mobile Baie, 3 décembre.

C'est avec tristesse que je vous envoie la nouvelle de la destruction, par une torpille, de la canonnière des Etats Unis, Narcissus, que commandait le capitaine William G. Jones.

Dans la nuit du 7 décembre, cette canonnière fut remplir un service de piquet nuit, derrière l'obstruction qui sont devant la Mobile. A 7 h. du soir, elle jeta l'ancre à 300 yardes des obstructions, en plaine vue des forts Gaines, rebelles, des bateaux-piquets, etc. La nuit était sereine, et il faisait un beau clair de lune. A 10 heures 30 minutes on vint vers l'officier de Wood'clique, qui le capitaine craignant que son navire qui était dans deux pieds d'eau seulement échoué sous l'action d'une brise qui poussait l'eau à un de la baie terre, ne pût pas passer à un mille plus loin deux nuit pendant l'après. Il n'était pas fameux plan de 10 minutes dans sa position nouvelle qu'une explosion terrible ouvrava le navire à deux pieds de hauteur, ce qui brisa instantanément son tuyau de vapeur et mit probablement, ses bouilleurs.

Le capitaine acquit bientôt la certitude qu'une torpille avait fait sauter le navire. En un instant tous les hommes furent mis au travail des pompes. Le navire était enveloppé de vapeur et l'eau sortait des bouilleurs. Les chauffeurs couraient brûlés les uns pour empêcher de plus grands désastres et des signaux d'alarme furent immédiatement adressés à la flotte.

Le steamer *Octorara* vint promptement au secours de *Narcissus*, mais tirant trop d'eau pour approcher, il envoya le *Cowslip* à bord de quel furent déposés les blessés, les prisonniers, la poudre, les provisions et tous les objets que l'on avait pu encore sauver. Le *Cowslip* prit alors la bissaie.

Le capitaine pilote ennemie de la Méditerranée en différence endroit pour leurs hiver le navire contre, mais ayant réfléchi qu'il serait possible de le relever, il n'y mit pas le feu.

L'explosion a eu lieu à 11 20 P M, et le navire a été atteint dans le centre. Trois hommes seulement ont été échauffés. Il est miraculeux que personne n'ait été tué. Tous les échauffés ne se trouvaient heureusement sur le pont. Sans cette circonstance fortuite, beaucoup d'hommes auraient péri.

Affaires sur le Rio-Grande.

Nous avons trouvé dans le *Houston Telegraph* intéressante lettre qui suit:

Bona del Rio Mexico, 27 nov. 1864

Je suis enfin arrivé sur le Rio Grande après un long et ennuyeux voyage, et, le 25 de novembre, suis entré à Brownsville où j'ai trouvé les affaires en grand train; les rues étaient bloquées complètement par des wagons qu'on chargeait et qu'on déchargeait. Entre Arkansas Creek et Brownsville, distance d'environ 190 milles, j'ai vu sur la route, se dirigeant vers l'est, 333 wagons chargés de toutes espèces de marchandises, et aussi 150 wagons de coton allant à l'ouest.

J'ai traversé à Matamoros, et j'ai rencontré sur la route, de fleuve à cette ville, des lignes de charrettes chargées pour le marché de Terre Matamoros a un nouvel état fort animé, et depuis l'occupation des Français, tout y marche sur quatre roues. On a mis de côté le système des pesos, et n'emploie que le système français. Les wagons traversent sans molestation. On a organisé une forte police et on n'y rencontre plus le danger d'être dévalisé la nuit; aussi on le conseillait sous l'administration de Cortinas.

Je suis monté hier dans une diligence d'Arnold à cette heure de matin, et suis arrivé ici à deux heures P. M. La distance est de 20 milles. Cette place (Bona del Rio) est toute nouvelle, mais on y fait beaucoup d'affaires et le terrain se pourra rapidement de bâtisses.

Les lots, il y a six mois, montaient de 25 à 30 piastres; aujourd'hui on ne peut les avoir à moins de 700 à 800. On voit les maisons s'élever de tous les côtés et les charpentiers sont en grande demande.

Il y a ici une population flottante de 2000, et je l'ai donné de la quantité d'affaires qu'on y faisait. Les rues sont remplies de wagons, de charrettes, et de véhicules de tous genre, traversant des bateaux pour Matamoros. Si l'on ne prend pas promptement un service régulier entre les deux points.

Quatre dragueurs, toujours pleins de voyageurs, partent chaque jour de cheu. Tout le monde, à part l'exception près, sympathise avec les Confédérés, et les Yankees n'osent pas laisser voir leurs sentiments.

Il n'y a pas encore eu de combat entre les forces confédérées et les forces yankees, mais on y attend journellement. Hier, une troupe de quelque 300 yankees, tous nègres, est parue sur la rive opposée pour prendre de l'eau, aussitôt que le condamner qu'ils ont à Brazos n'ait pompu. Ils sont donc obligés de venir en douve pour avoir de l'eau fraîche. Aujourd'hui ce sont des Confédérés que nous voyons à ce même endroit.

La force de l'armeni à Brazos Santiago est estimée à 20000 hommes, tous nègres et recrutés. Il en est mort de trente-trois pour 10,000 ou 15,000 hommes; elles sont disperses partout dans l'île pour nous tromper par un déploiement de contrecoup. Les nègres, à ce que j'ai appris, commencent à manifester beaucoup de mécontentement et sont "très anxieux de voir finir cette cruelle guerre."

Quelque 300 ou 400 hommes sont campés ici et il y règne une discipline sévère. Ce camp des Mexicains comme ceux de Matamoros et de la département en commencement de Bagdad. On ne pourrait trouver des troupes plus aptes et plus mal habillées. J'ai rencontré hier 200 ou 300 hommes allant à Matamoros, et leur morale présentait quelque chose de tout à fait nouveau. Presque chaque soldat avait sa femme, qui était chargée de transporter les ustensiles de cuisine, &c. Fait peu croire des soldats, qu'ils remplissent par des soldates.

Plusieurs navires de guerre français sont mouillés à l'embouchure du Rio Grande, et environ 50 bateaux à vapeur amenèrent qu'on les déchargent.

La *Gazette Nouveau* a été remplie en mer il y a quelques jours et amenée à ce port. Elle avait été précédemment prise par les Yankees, qui

FEUILLETON.

LES MILLIONS DU COUSIN GASPARD.

Scènes du sup de Bonne-Espérance.

PAR ALFRED DE BREHAT.

XIV

Il n'y avait pas à se méprendre à la voix et au regard de Joseph. Il était parfaitement décidé à s'exécuter de bonne. Tout en continuant ses protestations de son innocence, Ben Mossi se leva et se dirigea vers le chariot.

—Laissez ces coutaux tranquille, ou je tire, hurla Joseph, qui le vit porter furtivement la main au couteau qu'il cachait dans les plis de ses larges.

L'autre obéit.

Lorsque tous deux furent arrivés au chariot de Mazaran, Joseph montra sa tête la figure sûrdée de Valentin.

—Pour-le guérir mon maître? lui demanda-t-il.

—Non, répondit Ben-Mossi; c'est la fièvre.

—Tu mens! c'est cela, répliqua Farotel, en lui montrant l'infection.

—Je ne sais pas ce que c'est.

—Tu sais, Tu es venu l'arrêtement cette nuit montre cette infection à la place de la tisane qu'avait préparée Mme Barcelle, dit Jo eph, qui ne parlait d'une voix que par soubresaut, mais qui avait à peu près gardé sa vérité.

—Mon.

—Alors, tu vas boire ceci.

—Non certainement.

—Pourquoi?

—Je ne suis pas malade.

—Ou c'est le poison, et, dans ce cas je te fera pas de mal, ou c'est du poison, et alors c'est toi qui l'as voulu. Bois, je te dire.

Après un moment d'indécision, le métis haussa les épaules en souriant, prit la tasse en se avala le contenu tout entier, à la grande satisfaction de Joseph, qui resta tout interdit de cette tranquillité.

—Un naissement vous voilà rassuré, dit le métis en regardant Joseph de cet air sournois sans moyens particulier aux sauvages. Ben Mossi peut aller à sa besogne

Il s'éloigna d'un pas calme et assuré, sans daigner se retourner pour jouir de la surprise de son ennemi.

La fin de cette petite scène avait eu pour témoin impassible (impossible de mettre un appareil) M. Mackay, qui, depuis, n'a jamais cessé d'avoir un arriver le même soin de Joseph, qui se mangeait de son revolver, M. Murray avait changé la main et posé sur Ben Mossi un pur la main à la poche de sa veste, dans laquelle il cachait toujours un pour revolver.

Un coup d'œil de Ben Mossi lui avait fait comprendre qu'il n'avait qu'à se tenir tranquille. Il parait néanmoins que M. Murray n'était pas parfaitement convaincu que l'infernon fût tout à fait mort, car il ne cessa de le surveiller avec surprise quand il vit le guide arriver sans encombre à la besogne qui lui prescrivait Farotel.

—Allez, il n'y a rien, dit Joseph. Ce n'est qu'une vulgaire fièvre. Ben Mossi qui se montre quand le métis se fut retiré. Tout notre guide, ce sur des chariots, est mort. Tous ceux qui ont bu de l'eau de la rivière sont malades. Ils ont la fièvre. Ben Mossi a donné à tous ceux qui ont bu de l'eau de la rivière, et ils sont guéris. Ben Mossi est un grand médecin. Ce n'est ni à un camarade ni à un ami que je parle ainsi, mais à mon maître. Vous savez qu'il est un grand médecin. Ce n'est ni à un camarade ni à un ami que je parle ainsi, mais à mon maître. Vous savez qu'il est un grand médecin. Ce n'est ni à un camarade ni à un ami que je parle ainsi, mais à mon maître. Vous savez qu'il est un grand médecin.

Il s'arrêta, épuisé par cet effort inusité de sa mémoire.

—Ben Mossi est un grand médecin, répéta machinalement M. Mackay.

—Oui, un grand médecin, répéta Joseph, qui reprit aussitôt: Ben Mossi est un grand médecin. Ce n'est ni à un camarade ni à un ami que je parle ainsi, mais à mon maître. Vous savez qu'il est un grand médecin. Ce n'est ni à un camarade ni à un ami que je parle ainsi, mais à mon maître. Vous savez qu'il est un grand médecin.

Il s'arrêta de nouveau